

Terre natale, terre d'accueil, terres vécues : créativité poétique et pensée complexe chez Hédi Bouraoui

Bernadette Cailler

University of Florida, Gainesville, U. S. A.

[...] dialogique signifie unité symbiotique de deux logiques, qui à la fois se nourrissent l'une l'autre, se concurrencent, se parasitent mutuellement, s'opposent et se combattent à mort.

Je dis dialogique, non pour écarter l'idée de dialectique, mais pour l'en faire dériver. La dialectique de l'ordre et du désordre se situe au niveau des phénomènes; l'idée de dialogique se situe au niveau du principe, et j'ose déjà l'avancer [...] au niveau du paradigme. En effet, pour concevoir la dialogique de l'ordre et du désordre, il nous faut mettre en suspension le paradigme logique où l'ordre exclut le désordre et inversement où le désordre exclut l'ordre. Il nous faut concevoir une relation fondamentalement complexe, c'est-à-dire à la fois complémentaire, concurrente, antagoniste et incertaine entre ces deux notions. Ainsi l'ordre et le désordre, sous un certain angle, sont, non seulement distincts, mais en opposition absolue; sous un autre angle, en dépit des distinctions et oppositions, ces deux notions sont une.

Edgar Morin (*La Méthode*, 80)

L'essai proposé ici prend en considération plusieurs éléments soulignés par les organisateurs du Colloque *Pluri-Culture et Écrits Migratoires* (Université York, 17-20 Mai 2012) dans le contexte de productions littéraires, ainsi, la diversité culturelle, l'immigration dans le contexte canadien, le pluralisme culturel et l'identité individuelle: dialogue entre le Soi et l'Autre¹.

¹ Je rends hommage bien sincèrement aux nombreux critiques qui, au cours des ans, ont fait un travail considérable sur l'œuvre de Bouraoui; ma connaissance de ces travaux est partielle, et mes propres contributions, dans le passé, ont été fort modestes. Une évocation très incomplète des critiques de Bouraoui apparaît dans son site « officiel » : www.hedibouraoui.com/surlhomme.php

L'auteur étudié, Hédi Bouraoui, grand voyageur, offre l'exemple d'une errance heureuse, certes, errance physique ou imaginaire. Frappant, dans ses nombreux parcours, à divers niveaux, donc, est son attachement aussi bien au Maghreb natal, plus précisément à la Tunisie, qu'à son pays d'adoption, le Canada, ceci, dès 1966. Dans cet essai, je relis d'abord deux textes qui, pour moi, avaient été des poèmes-phares d'un passé de lecture, à savoir « Canaditude » et « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ». Ce faisant, m'écoutant relire, j'examine critiquement ce propre héritage de lecture, poursuivant cet itinéraire à la lumière même de quelques autres poèmes d'*Echosmos* (1986) et de recueils plus récents, ainsi *Émigressence* (1992) et *Sfaxitude* (2005). M'enseignant à plus et mieux lire, je continue donc un voyage entrepris il y a longtemps, et interrompu, ou plutôt mis au bois dormant de mes réflexions depuis un certain nombre d'années.

Echosmos (1986) ouvre une perspective d'ensemble respectable sur l'œuvre poétique de Bouraoui jusqu'aux années 80. Ce qui m'intéresse le plus, dans ce premier temps, est d'analyser comment le lieu d'où naît la parole poétique – lieu au sens complexe où corps, intellect, et émotions vivent dans et de ce lieu – semble façonner thèmes, formes et styles. Spontanément, deux paroles viennent ici en mémoire; celle de T.S. Eliot : “Home is where we start from” (*East Coker*, 196-204), et aussi cette autre, non moins célèbre, de Saint-John Perse: « S'en aller, s'en aller! Parole de vivant! » (*Vent* 179-196).

Me concentrant d'abord sur deux pôles, deux « homes » qui semblent offrir les rives de l'élan vers le « cosmos », de l'élan du « vécrire », du vivre/écrire de Bouraoui, pour citer ici un mot du regretté Abdelkebir Khatibi², je suis consciente de l'objection qui, déjà peut naître, et à laquelle je fais allusion plus haut, à savoir: « N'êtes-vous pas déjà dans

Aucun d'entre nous ne saurait, en particulier, sous-estimer l'importance des contributions quasi omniprésentes d'Elizabeth Sabiston. À noter, travail collectif assez récent, les actes du colloque international tenu à l'Université York en mai 2005, *Perspectives critiques: l'œuvre d'Hédi Bouraoui*.

² J'ai entendu Khatibi utiliser ce néologisme à un colloque ou l'autre; peut-être, ainsi, durant les journées mémorables de Padoue (1983), lors du premier congrès mondial sur les littératures de langue française, organisé par Giuliana Toso-Rodinis et un autre cher disparu, Majid El Houssi.

une impasse, en privilégiant deux lieux puisque l'auteur lui-même a tenu, vous venez de le souligner, d'intituler cet ouvrage, somme toute, de synthèse, *Echosmos*, d'insister, donc, sur le départ, sur le grand monde, sur la démystification absolue, aussi bien de l'attachement à une naissance, qu'à une option de citoyenneté adulte? Bouraoui, n'indique-t-il donc pas haut et clair que, ni la terre de naissance, ni la terre d'émigration ne le concernent d'un souci particulier? Et que faites-vous de l'importance des présences françaises et étatsuniennes dans le paysage de l'œuvre? » Pour le moment, ces réponses: d'abord, il est évident que ces deux terres, de naissance et d'émigration, d'une part, ne disparaissent nullement du « cosmos »; elles aussi y sont. Quant à la France et aux États-Unis, je les vois partout linguistiquement, culturellement présents, certes, traits d'union permanents entre la terre natale et la terre d'émigration. Troisièmement, j'ajoute qu'un écrivain ne dit pas tout de son œuvre dans un titre, pas plus qu'un critique n'a à accepter sans questions les paratextes et métatextes d'un auteur sur sa propre écriture. Enfin, je voudrais rappeler, idée certes peu originale, bien que je ne puisse la développer ici, que les histoires de ce monde abondent en créativité qui, tout au long d'une vie, d'une part, continuent d'abreuver leurs expressions aux années d'enfance et de jeunesse et, d'autre part, ont besoin, pour soutenir leur élan créateur, d'un deuxième lieu, sinon d'ancrage, au moins d'un lieu offrant un espace assez stable d'où la « pensée complexe » de l'adulte puisse embrasser le monde, et jouer, créativement jouer, avec maints fils inhérents à ce « vécrire » que j'évoquais plus haut; double exigence, donc, nécessaire au maintien d'une réelle efficacité poétique, et ceci chez les esprits les plus nomades. « Pensée complexe » : je viens de citer Edgar Morin (voir la longue citation en exergue à cet essai). Plus loin, je reviendrai quelques instants au travail de ce chercheur dont le concept de « reliance » me semble particulièrement fécond dans le contexte où, ici, j'essaie de situer, non seulement l'œuvre poétique de Bouraoui, mais les réflexions que les participants de ce colloque se sont attachés à développer.

Qu'on me permette de présenter d'abord la page finale de *Rose des sables* (1998) :

Tar
ne rentre pas
dans le giron de maman Rose
pour retrouver
son parfum et ses épines
Il l'emporte
sur le nez de son âme
pour l'instaurer
dans le royaume du Nordir
là
où le vent glacial
la façonne Bonne-femme de neige
et la dévoile
en faisant fondre son parfum
dans le phrasé argenté des jours nouveaux. (111)

Il y aurait beaucoup à dire, certes, sur ce petit texte où, pour cette lectrice, se lit la capacité de croire à la fidélité dans et à travers les modulations et métamorphoses diverses créées par les circonstances de la vie. Le cadre envisagé pour cette courte étude y est, en tout cas, présent, dans la silhouette de l'émigré Tar qui, sans abandonner ses amours d'enfance les intègre aux nouveaux tissus de sa vie et de ses phrases. Je vois en ce texte un trait d'union à rebours, si j'ose dire, entre les deux poèmes étudiés ci-dessous.

« Canaduitude » (*Echosmos* 66-69)³ me semble incarner à merveille cette langue bouraouienne où je vois des élaborations plutôt intellectuelles de l'écriture, en premier lieu l'expérimentation langagière, qui, chez Bouraoui, inclut le plus souvent le néologisme dans lequel je comprends, non seulement le culte de l'ironie et du parodique, mais une vision de la créolisation baroque du monde nouveau qu'il aborde; créolisation devant inclure en elle-même, en fait, une capacité de se voir vivre et parler avec et dans l'ironie de maintes alliances forcées, pas forcées, conscientes, inconscientes, paisibles, chaotiques, tourmentées, mais parfois aussi, amusées et amusantes. Si l'on examine d'abord le titre, on songera inmanquablement à « Négritude », revendication, donc,

³ Sauf indication contraire, tous les extraits qui suivent sont tirés d'*Echosmos*.

d'une culture, mais, en même temps, sarcasme visant à saper l'idée d'une identité à enserrer dans un embrassement sans faille⁴. Plusieurs jeux de mots et calembours semblent en premier lieu précisément tourner autour de ce thème: « identité », le plus saillant de ces jeux prenant naissance dans la syllabe « can », modulée, agencée de multiples façons, y compris d'une langue à l'autre, dans leurs argots respectifs, avec, en toile de fond, le paysage « Can-ada ». Ainsi, nous lisons: « je me canadianise », « je suis cané » (français: « cané » ou « canné » signifiant « épuisé », et « canner », mourir; anglais: « canned » signifiant « saoul », « drogué », « camé »)⁵. On notera ensuite la séquence des « Cana cane canera/caneron-nous mon identité/[...] je me canarise pour mes vieux jours /[...] je me décanne/[...] où est ma canne/Dans ma cabane/Au Canada/je retrouve mon âme ». La syllabe « can », dans tous ces fragments, inclut, en anglais, les sens « emprisonner », « mettre en conserve », avec peut-être, dans « canarise », l'image de l'oiseau en cage⁶. Deuxième noyau, donc, conjointement à celui de l'identité, s'entendent ici des modulations autour du thème de la Liberté/Statue qui n'est pas toujours là où on la croit. Liberté hors de la boîte-prison du Canada américanisé et hypermoderne – hyperprosaique? – fuite, l'annonce le locuteur, sur son « dada » (mot enfantin pour « cheval »), ses dadas (obsessions, imagination), dans la forêt primitive de ses rêves, retour à la « cabane » (allusion à une vieille chanson bien connue en France), et segment, lui aussi d'ailleurs, plongé dans l'auto-ironie, car image d'un exotisme naïf et/ou malsain dont, souvent, n'est pas dénuée

⁴ Voir dans *Transpoétique*, les nombreuses références faites par Bouraoui à la pratique du néologisme, ou graphème scindé, dans ses rapports à la « nomaditude », à « l'originalité » (134-135), à la « béance » (34-35 et ailleurs), à « l'émigressence » (11) et, tout compte fait, à l'écriture migratoire. Dans *L'Épreuve de la béance*, Abderrahman Beggar fait le point sur les attaches proprement philosophiques, voire psychanalytiques de l'œuvre bouraouienne, sans toutefois s'arrêter longtemps sur la problématique, importante, je crois, que représente la pratique quasi obsessionnelle, chez cet auteur, du néologisme. À mon avis, on ne saurait aborder cette question en profondeur sans une étude précise de textes, démarche, sans doute, pour certains, trop traditionnellement académique, voire scolaire.

⁵ Voir *The New English-French Dictionary of Slang and Colloquialisms* by Joseph Marks.

⁶ À noter, la traduction, très libre, qui semble être de Bouraoui lui-même, a privilégié l'idée du canari qui s'apprête à chanter une sorte de chant communautaire.

la nostalgie pour un monde « naturel », pastoral, désertique, voire monde d'un retour aux enfances.

Deux mots sur le rythme. Le lecteur entendra dans ce texte un ton de ritournelle moqueuse; il pourra y voir une sorte d'invitation à faire quelques pas de danse sautillante, pleine, justement, de pas improvisés..., sans rimes..., certes, mais qui, tordant le cou à une certaine raison, mènera le lecteur à méditer sur la déraison de maints chemins de vie.

J'examine maintenant « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage » citation directe du poème de Joachim du Bellay, auteur d'ailleurs mentionné sous le titre, et poème dédicacé ainsi: « À mère » (56-58). En premier lieu, je ferai deux remarques.

1) Ce poème concluait le recueil *Vers et l'envers*, paru en 1982 (62-3), et dont bien des textes me paraissent participer d'un même courant thématique et stylistique à savoir: présence envahissante des figures parentales, père et mère, univers de l'enfance, hommage à « l'icône-lien » représentant Vierge et fils, importance de la Terre-Mère en de multiples connotations historiques, culturelles, sociales et linguistiques; importance aussi de l'amour-tendresse pour un être féminin autre que la mère; importance, enfin, des représentations graphiques entrelacées entre les poèmes, avec un grand nombre de visages de mère et d'enfant. De plus, pour cette lectrice, le paysage de cette œuvre émerge dans un dessin avant et après tout bulgare, dessin lui-même évocateur d'une rencontre entre l'Europe et le bassin méditerranéen, non éloigné de la « Mer noire »; mais le dernier poème, nous insistons, ramène clairement le regard sur un paysage « mère-fils » tunisien. 2) Sans vouloir m'appesantir sur les origines génétiques du poète, la mère évoquée ici incarne, par sa propre naissance, le métissage franco-tunisien (pays d'ailleurs d'un extrême métissage, on le sait, la Tunisie étant, par son Histoire, un pays éminemment créolisé à de multiples niveaux), et donc prend littéralement valeur de trait d'union entre des pôles majeurs de créativité.

Je note ensuite, et en corrélation à ce qui précède, que les intertextes qui fonctionnent dans le poème, à savoir en premier lieu Homère, évidemment, puis du Bellay, peut-être aussi Ronsard (rose, fleur/s),

sans doute Nerval (« moi le ténébreux errant », « étoile bigarrée »), la Bible (« cette tourbe molle/ Qui a fait surgir notre père Adam ») sont saisis et trahis dans une infidélité des plus efficaces. Ainsi, le premier personnage « heureux » du texte est la mère: « Heureuse ma mère accueille mes parcours... ». En plus, contrairement au locuteur/voyageur du XVI^e siècle français, le locuteur du poème de Bouraoui, non seulement n'exalte pas le retour permanent aux « parents » et au pays des aïeux, il reconnaît que le « paradis perdu » retrouvé en la mère, et grâce à la mère, est ce lieu même, dans tous les sens du terme, qui lui donne la force et le désir de continuer le voyage; cet amour non possessif, non étouffant de la mère est source de liberté.

Conjointement, la lectrice remarque que, dans cette rencontre, ni le fils/locuteur, ni la mère ne vivent ou ne revivent que des moments heureux; car s'accumulent des souvenirs doux-amers évoqués par des « mots-plaies ». Cependant, l'accueil de la mère dans un cœur ouvert, pareil à une fleur épanouie, est décrit comme un ballet intime, où, par moments, s'esquisse une sorte de confusion entre l'érotique et le maternel, et où se danse peu à peu une harmonie entre les rythmes de la mère et la cadence inquiète de l'invité. Si la tentation existe, pour le fils/locuteur, de s'endormir dans la douceur du sein maternel (« ton sein doré me protège »), par ailleurs, le texte n'annonce aucune « étoile morte » et unique (Nerval), ne fait donc état de nulle mélancolie romantique et maladive. Enfin, l'aveu: « Mère, je t'aime comme cette tourbe molle/ Qui a fait surgir notre père Adam » donne absolument préséance à la fois à la Terre, mère de la vie, ainsi qu'au principe féminin comme « origine du monde »⁷.

Du point de vue formel et stylistique, une première remarque: la lectrice ne découvrira ici nul néologisme. Signe d'une harmonie préétablie?, inconditionnelle?, stable? En ce qui est de la structure, le texte présente un nombre de strophes en vers libres, de quantités variées par strophe. Si l'univers maternel apparaît à la lectrice au rythme des actes du fils : « je parle », « je rentre », « je vois », « je vole », « je t'aime », chacun de

⁷ Allusion, la mienne, au célèbre tableau de Courbet.

ces actes façonne et fait s'avancer le pèlerinage d'une longue parole ondulante, sans ponctuation, en hommage à une mère-reine, elle-même devenue, appelée « fleuve paisible ». Quoique ne comportant aucune irrégularité syntaxique, aucune obscurité proprement sémantique, le ton, récitatif, ouvre pourtant le rêve de la lectrice à de multiples non-dits ou à moitié-dits, révélateurs d'une intimité inviolable entre les deux personnages de la scène.

Sans, bien sûr, revenir à une dichotomie simpliste entre intellect et émotions, dichotomie que les sciences contemporaines, ainsi, les neurosciences rejettent (voir les écrits du poète-chirurgien Lorand Gaspar, par exemple, qui, je le rappelle en passant, partage avec Bouraoui un attachement à la Tunisie, et plus largement, au monde méditerranéen), ces deux analyses suggèrent en fait deux sortes de réalités antagonistes, mais aussi complémentaires et enchevêtrées l'une à l'autre, plus que la lectrice ne s'y attendait peut-être. 1) L'appartenance canadienne de Bouraoui semble en effet se traduire par une écriture savamment calculée, où l'aspect consciemment ludique de l'art prévaut, associations de mots que j'ose dire faussement spontanées, écriture propre à traduire, en effet, aussi bien le chaotique, le mouvant, la turbulence, l'expérimentation langagière, la créolisation, le parodique, et d'autres éléments caractéristiques d'un imaginaire nourri du « Nouveau Monde pluriculturel » canadien. 2) En revanche, le regard sur le pays d'enfance, parole plus amoureuse que raisonneuse, sans doute, semble donner naissance à des tableaux de vie enveloppés dans une douceur, une musique, un rythme, un langage en somme déjà là où s'exprime la longue durée d'une culture héritée et gardée vivante au plus profond de soi. De tels tableaux, émergeant à première vue comme autant d'îlots de bonheur dans l'imaginaire, y compris celui de la lectrice, en-deçà et au-delà de l'*itinérance* (Edgar Morin) et des *immigrances* (Bouraoui), à un certain niveau de lecture, pourraient révéler un imaginaire clos, univers de l'Un et de l'harmonieux. Et pourtant : 3) La mention, certes ironique, parodique, de « ma cabane au Canada » rappelle au lecteur qu'il existe au cœur du Canada pluriculturel et hypermoderne un arrière-pays, en grande partie dans l'imaginaire sans doute, pré-moderne, pré-américanisé, pré-cacophonique, pré-

anglophone, sorte de paradis perdu; mais, allons plus loin, la « cabane au Canada » est pourtant l'héritière d'une autre colonisation, celle des Français, et d'un autre emmêlement ethnique, culturel, linguistique, quotidien et existentiel, à savoir, en certains lieux, avec les « Sauvages ». En contre-partie, à ne pas oublier, le pays natal, apparemment fruit d'une longue durée civilisationnelle, où le fils/voyageur voit s'ouvrir des bras ancestraux, familiaux, communautaires, émergeant d'un « fleuve paisible », d'une part, embrasse en son sein de multiples envahissements, colonisations, religions, langues, créolisations, et conflits potentiels, oh combien!, à une heure ou l'autre, y compris la présente.

Continuant mon exploration d'*Echosmos*, je vois par ailleurs qu'il serait erroné d'imaginer que la terre natale ne suscite, chez le poète, que des chants intimes nés du souvenir de la cellule familiale et d'un univers censément unifié et harmonieux, car on ne trouvera jamais, ou rarement, chez Bouraoui, l'abandon d'un souci majeur, celui d'une attention constante aux injustices, aux souffrances de beaucoup, aux divisions, un tel souci faisant d'ailleurs réapparaître des tons sans douceur aucune, grinçants, même, une écriture compacte, voire guerrière, dans certains poèmes situés, mentalement, au Maghreb. Ainsi, dans « Émeutes du pain » (86-87), trois tercets en vers libres lancent chacun une bombe verbale où la tragédie éclate aux yeux de la lectrice en quelques images denses et drues. Entre les deux premiers tercets, un vers isolé dessine le paysage perdu des repas préparés avec soin: « Plus de roulis de couscous dans les ghourbis ». Tercet 1 montre deux personnages, « pain » et « ventre », le premier devenu violent, le deuxième, faisant taire sa faim, chaque terme portant en fait une ellipse très efficace; entre les mots, on lira : « le *manque* de pain », et « le ventre *vide* ». Tercet 2, en antithèse, associe ventres repus et « poubelles », les poubelles regorgeant de nourriture jetée, pareilles à de gros intestins exposés, éclatés. Tercet 3 décrit la réaction sauvage des « chars » narguant des visages dont les seules « miettes » sont celles des larmes. Enfin, l'affirmation implicite, chez Bouraoui, qu'il « vécri » mentalement dans un va-et-vient commun, pour ne pas dire constant, et que nulle frontière réelle n'existe entre les diverses sensibilités, appartenances, allégeances même de son être aussi bien

social que poétique, s'exprime parfois admirablement, subtilement, ainsi dans le poème intitulé « Rêverie Maghreb » (80-81). Malgré de nombreuses lectures, je ne puis, à ce jour décider si le voyage dont il est question dans ce poème s'accomplit du Maghreb au Canada ou du Canada au Maghreb. Le symbole « Senghor », apparu dans le rêve comme un chant puissant (« Senghor retentit ») qui accueille et protège, aboutit en fait à la vision de « visages étrangers » et de « deux épées » interdisant le chemin. Cet obstacle momentané est pourtant surmonté par une apparition alliée, celle du « père », « Conteur », « Irrigateur », autre pilier à la fois ancestral et intimement familial, figure dont la lectrice ne peut douter qu'elle est celle qui préside au rite de passage essentiel aux significations du texte. Rite où le rêveur sent sur lui un « burnous blanc » posé par deux mains « invisibles » et qui ouvre la frontière en douceur au voyageur. L'échange entre les deux continents, les deux pays, plus, l'interpénétration, dans la psyché du locuteur, des deux univers, atteint son apex dans les deux derniers vers. Quelle terre « accueille »? : « La terre enneigée m'accueille/Dans l'extase d'un vieux puits ». Chez le poète, mère et père non seulement accueillent, mais ouvrent des chemins de vie et d'écriture. On élargira sans peine ces figures de mère et père à l'espace non seulement maghrébin mais méditerranéen et, plus largement, à toute la terre africaine. Des textes nombreux en témoignent. Ainsi : « Mes ancêtres veillent encore/Sur ma chanson ». [...]; « Et mes Berbères gardent encore le secret de mes diapasons » (« Pillage sans merci » 102-03) « [...] », et « Sur cette terre de ma Méditerranée, cette terre/Croisement de routes des races plurielles » (« À Padoue ton absence » 132-35). Et que l'on songe aux résonances fortement historiques et culturelles du titre: « Baobab, archive de ma pensée » (82-85).

Élargissant et approfondissant mes lectures de l'œuvre poétique dans son ensemble, je découvre donc, d'abord dans *Echosmos* même, ensuite dans des textes plus tardifs, des poèmes dont l'habile texture, la subtile polysémie brouillent les lignes simples entre paysages, histoires, beautés ou tragédies. Ainsi, par ce seul titre: *Émigressence* (Émigre/essence), le poète annonce un propos concernant à la fois l'émigration comme

essence (à la fois mode *essentiel* de vie et, par là même négation d'une *essence* identitaire), et sur ce qui fait, constitue l'essence de l'émigration. Le néologisme choisi comme titre de la troisième section, « Paysure », ouvre de multiples images à l'imagination: mesure, mesurer, brisure, usure, érasure (à la fois effacement et palimpseste), ou encore, pays sûr...? (ironie). Nous rejoignons ici les « échos » du « cosmos », lesquels incluent les « anciens » et « nouveaux » mondes, bien sûr. Par exemple, le premier vers du poème où se lit: « Effondré la mécréance du Père » pourrait être aussi bien ancré dans une situation locale contemporaine que dans l'évocation de multiples révoltes passées où futures, grands moments dans le monde où tombent les statues d'idoles. La fin du poème dessine l'image d'un fragment-tesson, celui d'un poème né de la foi collective en l'avenir.

La référence, dans un autre poème, à « Je me souviens », la célèbre devise du blason québécois, embrasse et expose, en quinze vers d'une texture dépouillée et d'un ton amer, aussi bien la complexité ethnique, historique, culturelle de l'héritage canadien que celle d'un être quelque peu égaré, ou oublié, dirait-on, à la fois participant des souvenirs franco-canadiens, du patrimoine en partie « gaulois » de certains de ses ancêtres, et de celui du Maghrébin colonisé par les descendants de ces mêmes Gaulois. « Age de boue » décrit un univers mécanisé, hyperurbain, hyperinformatisé, rythmé par les caprices de l'argent «déclinant»: « Dans les têtes fluctuent/Argent déclinant ...» (jeu de mots sur « déclinant »: l'argent décline-t-il les règles de vie, ou l'argent s'effondre-t-il?). Ici ou ailleurs, le « Nous » du poème s' imagine, à tort, être autre chose qu'un numéro sans voix ni rôle réel dans sa commune. « Discours Nobel », en sept vers lapidaires, rend hommage à « l'Africain »: « Un continent brandit/sa peau victoire ». On songe à Mandela. Le dernier poème du recueil: « CircoVolition » joue évidemment, dans son titre, sur la notion de circonvolution cérébrale dont les nombreux replis marquent les structures et fonctions de la tête pensante. Rebelle, créativement joueur, le néologisme choisi trace les voies de l'inépuisable roue des créativité humaines au cœur des temps/espaces et des cycles de vies et de morts.

Quant au recueil intitulé *Sfaxitude*, publié en 2005, il me permettra finalement de retourner la boucle de ce court voyage vers les premiers poèmes étudiés, « Canaditude » et « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage », tout en revisitant mentalement quelques liens, coupures et enchevêtrements tracés en chemin. Néologisme né du rapport à la ville natale Sfax, ce titre et les textes qui lui sont attachés exposent tous les sentiments, émotions, pensées complexes et parfois antagonistes que la lectrice a saisis d'un poème à l'autre, poème inspiré de la terre natale ou poème inscrit dans la terre d'accueil. Le prologue au recueil fait clairement état de l'ambiguïté du rapport à la ville natale. Ironisant sur la « nostalgie » qui pourrait s'emparer d'un pèlerin pieux, le locuteur exprime sans détour la relation amour/haine qui parfois l'étreint à la pensée de sa ville, mère de tendresse ou virago, selon jours et circonstances, ambiguïté pourtant nécessaire à la vivacité de la parole. Le suffixe *-itude*, commenté par le locuteur, indique, nul doute, cet état intermédiaire et complexe où, d'une part, l'attachement à une terre est indélébile, ancestral, alors que, d'autre part, ce néologisme fait écho au mode ironique de son usage dans « Canaditude » – ainsi que dans « Négritude », dans l'esprit, au moins, de ce poète. Ce mode ironique, qui inclut les aspects baroques, bigarrés des réalités nationales et culturelles, d'un pays à l'autre, aspects parfois positifs, parfois négatifs, se retrouve incarné dans maints poèmes de *Sfaxitude*, lequel recueil, toutefois, ne comporte quasiment aucune déviance syntaxique ou lexicale.

Conclusion

Dans cette courte étude, j'ai donc été amenée à pratiquer une sorte de *dia*-critique: du grec ancien δια, *dia* (« à travers »), ce préfixe indique un processus, une traversée. Cette traversée critique a touché mes propres lectures d'antan sur certains textes et celles, nouvelles, s'appliquant à ces mêmes textes et à d'autres, pour moi anciens ou nouveaux. Ce cheminement, incluant une autocritique, donc, m'a menée à mettre en question l'idée simplifiante qui séparerait formes, styles, et thèmes d'un pôle à l'autre, d'abord, ceux du Maghreb et du Canada, ensuite,

d'un pôle ou de pôle(s) à d'autres [Les titres d'autres recueils publiés il y a fort longtemps reviennent ici en mémoire: *Éclate module* (1972), *Sans frontières* (1979)]⁸. Face à la multiplicité des poèmes plus ou moins récents, cette lectrice se trouve désormais confrontée à une problématique et, par conséquent, à une pensée-écriture plus complexe qu'elle ne l'envisageait dans le passé; pensée-écriture engagée dans un va-et-vient dynamique où des « reliances » parfois inattendues, oubliées, mises en marge par beaucoup peut-être, émergent au cœur d'antagonismes qui, sans disparaître, incluent des complémentarités, des passerelles vives, des enchevêtrements même, enfin, parfois, des discours en boucle, ce que Morin appellerait des « rétroactions », et des frontières indécises d'un univers à l'autre (*Introduction à la pensée complexe* 97-98)⁹. Nul doute, tout lecteur découvrant ces lignes a eu amplement l'occasion de comprendre que, dans mes propres réflexions sur l'œuvre poétique de Bouraoui, j'ai été, il est sûr, nourrie et soutenue par le travail séminal d'Edgar Morin, lequel invite constamment ses contemporains à s'ouvrir à ce qu'il nomme « la pensée complexe »; j'y faisais allusion en début de communication.

Il me faut pourtant ouvrir ici une parenthèse rapide. Je dirai que, chez Bouraoui, demeure un attachement à la « métaphysique » la « transcendance », la « mystique », le « mystère des choses », dans un sens qu'on ne saurait retrouver chez Morin (Voir ainsi *Transpoétique* 18). Bien que ce dernier, Morin, reconnaisse la nécessité, en lui-même, d'une sorte de mystique, il dit la vivre au seul niveau des amours humaines ou face à la beauté du monde. Et là, je dois l'admettre, se situe aussi un espace de pensée qui me sépare de l'œuvre de Bouraoui ou, devrais-je ajouter?, signale mon incompréhension d'aspects importants de cette œuvre. En effet, la lecture qu'il présente de ses propres supports philosophiques, ainsi

⁸ J'ai noté que des extraits importants et forts intéressants de lectures critiques d'*Éclate Module* apparaissent dans le site de Bouraoui indiqué plus haut (note 2). Les auteurs en sont respectivement Jean Dejeux, Taoufik Habaïeb, François Hertel et René Pageau.

⁹ Cette notion de frontière floue ne supprime nullement, écrit Morin, « la nécessité des macro-concepts » : « Prenons l'amour et l'amitié. On peut reconnaître nettement en leur noyau l'amour et l'amitié, mais il y a aussi de l'amitié amoureuse, des amours amicales. Il y a donc des intermédiaires, des mixtes entre l'amour et l'amitié; il n'y a pas une frontière nette ».

que de quelques éléments liés aux sciences contemporaines, est pour moi souvent difficile à saisir. Il reste que la dimension la plus précieuse, je pense, de la rencontre évoquée ici entre les pensées respectives de Morin et celle de Bouraoui est que l'une et l'autre supposent la prise de conscience d'un immense besoin de métamorphoses, ceci dans bien des domaines, ce qui, en conséquence, exigerait la mise en route, dans les propres termes de Morin, d'une autre « politique de civilisation » (*Politique de civilisation* 55-6). Dans cette rencontre heureuse entre la voix du poète et celle, en tout cas, en moi, d'un remarquable philosophe/sociologue, très instruit des sciences de nos temps et espaces, et j'ajoute, lecteur et analyste fidèle d'œuvres littéraires (une autre parenthèse rapide : Morin et Bouraoui partagent un grand intérêt pour le Surréalisme), et, plus généralement, fin connaisseur de la diversité des créativité humaines, je découvre, ou continue donc de découvrir, deux esprits fortement adonnés à la mise en question de maints schèmes de pensée et discours hérités, en particulier ceux où cherchent à s'exercer encore d'innombrables séparations binaires, non seulement inintelligentes, qui plus est, cruelles, mais, en fait, souvent meurtrières et sans issues pour l'avenir des humains; humains en métamorphoses, en migrations, comme nous le sommes tous, de bien des façons, dans nos voyages, errances, abordages, départs, constants va-et-vient, et surtout, avant et après tout, en migration entre des pôles toujours mouvants d'ordre et de désordre, de vie et de mort, de mort et de vie.

Liste d'œuvres citées/consultées

- Actes. Congrès mondial des Littératures de langue française*, University of Padua, May 23-24, 1983. Padua, Italie : Centro Stampa di Palazzo Maldura dell' Università di Padova, 1984.
- Beggar, Abderrahman. *L'Épreuve de la béance. L'écriture nomade chez Hédi Bouraoui*. New Orleans: Presses Universitaires du Nouveau Monde, 2009.
- Bouraoui, Hédi. *Ecbosmos. A Bilingual Edition*. Canadian Society for the Comparative Study of Civilizations. Toronto et Oakville: Mosaic Press, 1986.
- _____. *Éclate Module*. Sherbrooke: Éditions Cosmos, 1972.
- _____. *Émigressence*. Ottawa: Les Éditions du Vermillon, 1992.
- _____. *Rose des sables*. Ill. Adam Nidzgorski. Ottawa: Editions du Vermillon, 1998.
- _____. *Sans frontières/Without Borders*. Trans. K. Harrison. Saint-Louis : Francité. Collection bilingue, 1979.
- _____. *Sfaxitude*. Bergerac: Les Amis de la Poésie, 2005.
- _____. *Transpoétique. Eloge du nomadisme*. Montréal: Mémoire d'encrier, 2005.
- _____. *Vers et l'envers*. The Canada Council. Toronto: ECW Press, 1982.
- Cailler, Bernadette. « La Conquête de l'Amérique: Todorov, Mudimbe, Glissant, Bouraoui et la question de l'autre ». *Nouvelles du Sud*, N° 1. Paris, 1985 : 14-29.
- Crosta, Suzanne and Elizabeth Sabiston, eds. *Perspectives critiques : l'œuvre d'Hédi Bouraoui*, Sudbury: Université Laurentienne, 2007.
- Déjeux, Jean. *Revue IBLA*, II, N° 130. Tunis, 1972: 396-397.
- Eliot, T.S. "East Coker", *Collected Poems 1909-1962*. London: Faber and Faber Limited, 1963. 196-204.
- Habaïeb, Taoufik. *Jeune Afrique*. 08/06/1974 : 47.
- Hertel, François. « Simple présentation de quatre poètes canadiens de mes amis », *L'Information médicale et paramédicale*. Montréal, 19/09/1972: 45.
- Le Moigne, Jean-Louis. « Edgar Morin, le génie de la Reliance ». *Revue Synergie Monde* N° 4 (été 2008) : 177-184. < ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Monde4/lemoigne.pdf >.
- Marks, Joseph, comp. *The New English-French Dictionary of Slang and Colloquialisms*. eds. Georgetown A. Marks and Albert J. Farmer. New York: E.P. Dutton & Co.: 1971.
- Morin, Edgar. *Introduction à la pensée complexe*. Paris: Éditions du Seuil, 1990. 97-8.
- _____. « La Méthode ». Tome 1. *La Nature de la Nature*. Paris: Seuil, 1977. 80.
- _____. « Politique de civilisation ». *La Voie. Pour l'avenir de l'humanité*. Paris : Fayard, 2011. 55-66.
- Pageau, René. « La poésie dévie », *L'Information médicale et paramédicale*. Montréal, 20/02/1973 : 76.
- Saint-John Perse. « Vent », *Œuvres complètes*. I - 4, 7. Paris: Gallimard, La Pléiade, 1972. 179-96.